

Le bébé

Une nouvelle de Virginie Le Roy



Virginie Le Roy

Le bébé

Une nouvelle de Virginie Le Roy

© Virginie Le Roy, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1304-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*

« Maman, maman ! Ça y est ! J'ai un bébé ! J'ai un bébé ! »

Il crie, plus qu'il ne parle, il exulte, et Armelle est électrisée par la joie intense qui irradie le téléphone. À son tour, une émotion immense l'envahit : il est heureux ! Son petit est heureux !

« Aurélien, tu es à la maison ? Je pars du travail, j'arrive ! » Armelle, fébrile et le cœur battant, se met au volant de sa voiture.

Dans son petit jardin de banlieue, Louise s'expose aux premiers rayons de soleil de l'année. L'avant du pavillon donne sur la rue mais l'arrière jouxte les jardins des voisins. Elle rêvait d'un mur de pierre qui aurait clos son petit rectangle en lui donnant l'intimité d'un jardin de curé, et qui aurait réfléchi les rayons du soleil en invitant les lézards. Mais c'était trop onéreux et déraisonnable. Le mur aurait eu davantage de valeur que la maisonnette. Alors elle s'était contentée de plaques en polypropylène blanches, beaucoup trop blanches d'ailleurs, qu'elle s'efforçait de couvrir de lierres. Chaque année, impatiente, elle évaluait la progression des feuilles, courageusement lancées à l'assaut de la surface lisse et laquée.

Louise somnole dans son transat, savourant sa première année de retraite. Elle a traversé le bassin en brasses irrégulières et elle est arrivée de l'autre côté. Touché ! Elle peut se retourner.

Elle est là, un jeudi, posée-là, en début d'après-midi, sans autre obligation que celle d'écouter le bourdonnement des insectes qui s'affairent dans le cerisier, et le chant des oiseaux. À cet instant précis, elle n'existe ni plus ni moins que cette petite feuille tombée à l'automne et qu'elle voit frissonner dans l'herbe. Elle n'appartient plus à aucune organisation sociale ; ses enfants, adultes, se sont installés en province. Elle

s'est félicitée de leur choix. La qualité de vie en province est tellement meilleure !

Ils pensent à elle, bien sûr, mais pas tout le temps, sûrement pas à cet instant. Finalement, à cet instant précis, elle n'existe plus, elle est détachée,

légère.

S'assoupissant, elle perçoit maintenant le grondement de la mer, intimidant et rassurant à la fois, dans sa puissance permanente. Mais une sonnerie la tire de sa rêverie. Trêve d'illusion, ce n'est pas le grondement de la mer, mais celui de la voie rapide, qui porte à plusieurs encablures de là. Il faut bien composer avec la réalité, pour rendre les choses supportables.

La sonnerie, c'est le téléphone. « Allo, Louise, c'est Armelle ! » Armelle enchaîne sans laisser à Louise le temps de répondre :

« Louise, Louise, tu ne sais pas la nouvelle ? Aurélien a un bébé ! ». Louise, encore somnolente balbutie : « Un bébé ? » « Oui, on part le chercher ! Je te tiens au courant ! » Armelle a déjà raccroché.

Louise, ahurie, se redresse sur le transat et se frotte les tempes. Son amie Armelle est la personne la plus sensée et rationnelle qu'elle connaisse. Un bébé ? Encore faudrait-il qu'Aurélien ait une compagne ! Et, aussi proches qu'ils soient, elle ne lui en a jamais connu !

Parce qu'ils sont très proches, intimes, même. Armelle et Louise étaient meilleures amies au cours préparatoire, et elles ne se sont pas quittées jusqu'au baccalauréat, formant un petit couple qui prêtait parfois à sourire. « Gouines ! » leur avait lancé un jour un garçon au collège. « Toi-même ! » lui avait répondu Louise qui n'était pas encore bien au clair sur la question. Le temps des études les avait légèrement éloignées, mais Louise était revenue s'installer, après le départ de ses parents, dans sa maison d'enfance, et Armelle n'avait pour ainsi dire jamais quitté le quartier. Leurs divorces respectifs les avaient encore rapprochées, l'une s'arrimant à la solitude de l'autre.

La famille d'Armelle occupe depuis plusieurs générations le corps de bâtiment d'une ancienne ferme, témoin d'une vie rurale antérieure, et aujourd'hui enchâssé dans un ensemble de petits pavillons de banlieue, quadrillé par des rues rectilignes. Les pavillons sont protéiformes, issus d'agrandissements successifs à l'esthétique hasardeuse. Les crépis ne sont pas toujours refaits, donnant une impression générale d'inachèvement. Là une chambre supplémentaire sous les combles, là un garage couvert attenant, là une véranda élargissant le salon... autant de victoires spatiales au-nom du bonheur familial, et souvent, pour le

malheur du jardin, rétrécissant comme une peau de chagrin.

La maison d'Armelle déroge à la règle. Elle n'a pas changé depuis des siècles. C'est un corps de bâtiments rectangulaire construits autour d'une cour pavée, et fermé par un porche massif donnant sur la rue. Autrefois la ferme était probablement entourée de champs de cultures céréalières ; mais les champs, dans le secteur, sont devenus des pistes d'atterrissage, ou un maillage d'axes routiers saturés, et les pavillons ont émergé en se pressant autour, selon une logique de vie très différente d'autrefois. Dans le quartier, on continue pourtant à l'appeler « la ferme ». Seule une parcelle a résisté, sûrement en indivision, traversée par un chemin qui mène au boulevard, et, au-delà, au quartier des Chênes, dit « chemin de la parcelle vide ». À chaque fois que Louise rend visite à Armelle, lorsqu'elle franchit le porche et que la lourde porte se referme derrière elle, elle a le sentiment d'être hors du temps, et qu'elle pourrait tout aussi bien être encore cette petite fille qui venait jouer chez sa copine à l'époque de l'école élémentaire.

La ferme comprend trois bâtiments, qui constituent chacun une habitation indépendante. Sur la gauche, la maison de la grand-mère, décédée six mois plus tôt et dorénavant inhabitée. La seconde, face au porche, est la maison d'Armelle. C'est aussi la plus grande, avec ses deux chambres ; et la troisième, sur la droite, est la maison d'Aurélien, où il dort plus qu'il n'y vit, puisqu'en général, il prend ses repas chez sa mère, Armelle.

Dès qu'Armelle a raccroché, Louise enfle ses chaussures, prend sa veste et se dirige vers la ferme. Pourtant Armelle lui a bien dit qu'elle partait. Mais Louise est inquiète. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Elle a encore vu Aurélien l'avant-veille ; c'est son filleul, il ne lui a rien dit. Elle n'y comprend rien. Elle marche à toute allure et en dix minutes, elle arrive à la ferme. La grande porte est close, bien entendu. Il n'y a que Sylvain, le facteur, sur son scooter électrique jaune, qui glisse un courrier dans la boîte « Bonjour Louise !

Je viens de les voir partir. Il faudra revenir ! » Et il poursuit sa tournée. « Celui-là, de quoi je me mêle ! », pense Louise en lui adressant un hypocrite geste de remerciement. Elle tourne les talons et rebrousse chemin. Lorsqu'elle approche de chez elle, Sylvain arrive à sa hauteur : « une petite contravention ? En ce moment, c'est le déluge ! ». Louise grommèle prend le

courrier qu'il lui tend et rentre chez elle.

Louise s'assied à la table de sa cuisine face à la pendule et réfléchit. Elle attend. D'ici une heure elle retournera à la ferme. Le décès de sa mère a été un gros choc pour Armelle. Est-ce que ce choc a quelque chose à voir avec les propos incohérents qu'elle lui a tenus aujourd'hui ?

Lorsqu'Armelle avait divorcé, Aurélien était encore un enfant en bas âge, et la grand-mère les avait énormément soutenus. Armelle partait tôt travailler et la grand-mère s'occupait de son petit-fils. Elle l'emmenait à l'école, à pied, et retournait le chercher le midi, puis à quatre heures. Aurélien n'avait jamais connu d'autre mode de garde ; tant qu'il était scolarisé à l'école du quartier, il n'avait jamais fréquenté la cantine ni le centre de loisirs. La cour de la ferme était son aire de jeux. Il jouait à l'eau sous les gouttières, aux angles de la cour, arrachait les brins d'herbe qui poussaient entre les pavés, puis, plus grand, jouait au ballon ou faisait de la patinette ou du vélo. La grand-mère préparait les repas, qu'ils partageaient le plus souvent tous les trois, et s'occupait du linge. Armelle et Louise se rendaient mutuellement visite, faisaient souvent leurs courses ensemble, et organisaient des vacances avec leurs trois enfants, les deux de Louise et Aurélien. Les soirs de crêpes, le vendredi, elles s'asseyaient avec leurs enfants devant la pile qu'avait préparée la grand-mère. Finalement, leur vie ressemblait beaucoup à celle qu'elles menaient, jeunes, à ceci près qu'elles avaient maintenant elles-mêmes des enfants.

Puis, insensiblement, le soutien que la grand-mère apportait à Armelle s'était déplacé : c'était Armelle qui veillait désormais à ce que sa mère ne manque de rien ; celle-ci ne pouvait plus repasser parce qu'elle souffrait des jambes ; c'était Armelle qui faisait les crêpes.

La grand-mère était brutalement morte d'un AVC, sans qu'Armelle ait pu établir de lien entre son affaiblissement et sa disparition. Un soir elles se faisaient la conversation, le lendemain elle n'était plus. Ce changement dans la vie d'Armelle, dans sa radicalité même, avait été plus brutal encore que son divorce. Louise était venue l'aider à trier les affaires. Elle avait ébranlé les piles immaculées de linge, elle avait dispersé les gants de toilette odorants garnis de brins de lavande. C'était cela la mort. Mais le parfum provençal s'était agrippé au bois, et s'exhalait encore lorsqu'on ouvrait les portes de l'armoire.

Finalement Louise renonce à retourner à la ferme. Elle envoie un texto à